

# « LES MOUTONS ONT DES AMIS ET DES CONVERSATIONS »

## Comment les animaux désarçonnent la science Entretien avec Vinciane Despret

*Propos recueillis par Romain André et Bruno Thomé*

**Est-ce que les primatologues revendiquent une histoire féministe ? Que se passe-t-il quand les savoirs amateurs reprennent la main sur les dogmes scientifiques ? Est-ce pertinent de se demander s'il y a une différence l'humain et l'animal ? Regarder vivre les animaux peut-il nous aider à produire un discours sur la mort ? Nous avons choisi de poser ces questions et d'autres à Vinciane Despret, auteure de *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?* (Éd. La Découverte, coll. « *Les Empêcheurs de penser en rond* », 2012). Où elle remet en jeu les dispositifs méthodologiques de l'éthologie, sous la forme d'un abécédaire. Depuis plus de vingt ans, elle tente de mettre à jour la rigidité des contraintes épistémologiques et dénonce la disqualification des savoirs amateurs, en particulier lorsqu'il s'agit d'étudier les animaux. Peu encline à condamner les « mauvais » résultats scientifiques, elle préfère aiguiller les chercheurs vers une science plus intéressante et plus prolifique.**

**Pourquoi vous êtes-vous penchée, en tant que philosophe, sur les animaux, et plus spécifiquement sur les rapports qu'entretiennent les scientifiques avec eux ?**

Quand j'ai commencé à faire de la philosophie avec des cratérope écaillés<sup>1</sup> il y a vingt-cinq ans<sup>2</sup>, l'animal avait un pouvoir subversif extrêmement puissant, il offrait de l'espace pour bouger les lignes : on pouvait remettre en question certaines conceptions de l'espace politique, repenser la notion d'animal humain, le statut des sujets et des objets. Dans l'espace des sciences sociales notamment, prendre l'animal au sérieux a favorisé le mouvement des anthropologues qui voulaient en finir avec l'idée de nature. Les sciences sociales, la sociologie en particulier, ne pensaient alors qu'en termes passif/actif, sujet/objet ou agent/patient et ne voyaient dans les savoirs populaires qu'un objet d'étude, voire un support de

représentation. L'animal était un lieu où se cristallisaient des possibilités de remettre en cause ces méthodologies visant à séparer l'idéologie de la science, à trier le bon grain de l'ivraie.

On a alors pu contester les objections faites jusque-là aux observations de Kropotkine, qu'on jugeait idéologiquement biaisées (s'il avait vu des comportements solidaires chez les animaux, c'est parce qu'il était russe et anarchiste). Les anthropologues de ma génération ont commencé à défendre le fait que l'observation d'un animal vivant en Russie par un anarchiste favorise certaines théories, certaines observations – tout comme l'observation d'un oiseau vivant dans des conditions toutes différentes par un Britannique victorien comme Charles Darwin en favorise d'autres. Nous disions désormais qu'il fallait tenir les deux propositions ensemble, l'éthos particulier du scientifique et les conditions concrètes de vie de tel ou de tel animal. Par exemple : qu'est-ce que ça fait de vivre

sur une île ? Quel type de comportement animal cela induit-il ? Quel système politique ? Observateur et observé ne sont pas déliés, ils mangent dans le même paysage

### **Est-ce qu'un projet politique sous-tendait le choix de ce sujet d'étude ?**

J'ai toujours eu le sentiment de faire de la politique par d'autres moyens, « *politics by other means* », comme disent les féministes. Je me préoccupe du fait de savoir si les scientifiques font ou non du bon travail. Je voulais donc encourager les scientifiques quand ils font des choses vraiment bien, et notamment les enjoindre à résister aux contraintes de l'épistémologie. Ma politique s'inscrivait dans le sillage des philosophes Bruno Latour et Isabelle Stengers<sup>3</sup>. Côté Stengers : montrer à quel point les animaux sont partie prenante des expériences et prennent position par rapport à ce qu'on leur demande. Ils ne sont pas des supports passifs d'action. Ce qui rejoint le projet de Latour<sup>4</sup> : remettre en cause le rapport traditionnel sujet/objet qui implique un sujet actif et un objet passif. Pour lui, les choses nous font agir, et nous les mobilisons de telle sorte qu'elles nous fassent agir. Cela nous oblige à prêter une attention plus soutenue aux modes d'action des êtres non humains.

Aujourd'hui, des scientifiques, comme Ádám Miklósi au Family Dog Project<sup>5</sup>, font ce que je souhaitais voir faire il y a vingt ans : travailler en étant attentifs à rendre leurs animaux intéressants.

### **Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?, paru en 2012, semble un aboutissement de votre travail sur les animaux. Quel était le projet de ce livre en forme d'abécédaire ?**

J'avais envie de clôturer quelque chose, de reprendre tous les fils que j'avais suivis jusqu'alors, et d'en tirer de nouveaux. L'abécédaire était une forme qui me permettait d'arriver très vite sur les points qui m'importent et de créer des frictions. Si vous faites un livre et que vous dites page 90 le contraire de ce que vous avez dit page 30, vous êtes obligé de vous justifier, de faire savoir que vous êtes conscient de la contradiction et de la résoudre, c'est la loi du genre. L'abécédaire était une forme qui me permettait de ne pas les résoudre. Donna Haraway<sup>6</sup> nous montre que nous pouvons non seulement assumer, mais chérir les contradictions, assumer que deux positions peuvent être vraies également, et incompatibles.

### **Vous montrez dans vos ouvrages comment, au XX<sup>e</sup> siècle, le savoir scientifique sur les animaux s'est constitué contre le savoir amateur...**

Il faut remonter au XIX<sup>e</sup> siècle, lire un passage de Darwin ou de Georges John Romanes<sup>7</sup> pour comprendre. Vous y trouvez des témoignages de gardiens de zoo et de propriétaires de chiens. On a là une science peuplée d'anecdotes. Les amateurs n'ont pas encore été exclus du discours scientifique. Darwin lui-même observe ses propres chiens, il va au zoo regarder les singes, il écoute les soigneurs. Il reçoit des lettres de partout dans le monde, de cette Angleterre qui explore la planète. Le témoignage est fiable, dans un sens un peu bour-

geois, dans la mesure où ce sont des témoins dignes de foi – soit des gens *qui s'y connaissent*, comme dans le cas des soigneurs, soit des auteurs honorables qu'on estime ne pas pouvoir mentir, pour ne pas risquer leur réputation.

Darwin comme Romanes ont tendance à expliquer le comportement des animaux par des compétences très proches des nôtres. Le projet étant d'établir une filiation entre les hommes et les autres animaux, ils cherchent des analogies plutôt que des différences. Toujours est-il qu'ils manifestent à l'égard des animaux une générosité d'attribution de subjectivité qu'on qualifiera plus tard d'anthropomorphisme débridé.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, s'opère un grand mouvement de purification qui prend plusieurs orientations. D'abord le principe du « canon de Morgan » qui exige que, lorsqu'une explication faisant intervenir des compétences inférieures concurrence une explication privilégiant des compétences supérieures ou des facultés cognitives complexes, ce sont les explications qui font appel à des compétences inférieures qui doivent prévaloir. Si vous voulez mobiliser les capacités supérieures d'un animal, il va falloir mettre en place un dispositif expérimental pour prouver que son comportement ne peut pas être expliqué par des capacités inférieures. L'exemple le plus fréquent est d'attribuer la réussite de quelque chose qui demande de l'intelligence à du conditionnement. David Premack et Georges Woodruff ont testé la capacité de mentir chez les chimpanzés. Si un expérimentateur demande au singe de l'aider à trouver une friandise, le chimpanzé qui sait où elle se trouve lui montre la cachette. Si l'expérimentateur ne partage pas la trouvaille avec lui, le chimpanzé le leurrera à l'épreuve suivante. Pour les deux scientifiques, c'est bien l'indice d'une capacité à anticiper et à savoir que ce que l'expérimentateur sait diffère de ce que sait le chimpanzé. Pour nombre de leurs collègues, c'est une simple association, de type conditionnement, entre l'expérimentateur « malhonnête » et l'absence de récompense. On se débarrasse ainsi des explications prétendument nébuleuses que sont la volonté, les états mentaux ou affectifs, ou encore le fait que l'animal puisse avoir un avis sur la situation et l'interpréter.

À la suite de Konrad Lorenz<sup>8</sup>, les éthologistes se mettent aussi à regarder les animaux comme limités à *réagir* plutôt que *sentants* et *pensants*. Ils excluent toute possibilité de prendre en compte l'expérience individuelle et subjective. C'est la naissance d'une éthologie mécaniciste, qui a pour effet de *scientifiser* la connaissance de l'animal. L'éthologie devient une biologie du comportement obsédée par l'instinct, les déterminismes invariants et les mécanismes innés, physiologiquement explicables en termes de causes. Par ailleurs, le contrôle devient l'instrument majeur à l'œuvre dans le laboratoire, en faisant mine que ce contrôle n'affecte pas l'animal ni les résultats ; qu'il est juste une condition de possibilité.

Robert Rosenthal incarne une des apothéoses de ce mouvement du XX<sup>e</sup> siècle en psychologie expérimentale. Après avoir montré que la performance des rats dans un labyrinthe est affectée par les attentes des expérimentateurs – la performance est meilleure lorsque ces derniers sont persuadés d'avoir affaire à des rats « doués » –, il dénonce cet effet comme un parasite à éliminer. Il veut purifier le laboratoire.

Il vise une situation idéale où le rat ne serait pas influencé, quitte à utiliser des robots en guise d'expérimentateurs. Ce qu'il oublie, c'est que dans l'environnement artificiel et entièrement humain qu'est le laboratoire, l'absence de relation est aussi une forme de relation, qui influence nécessairement le rat.

L'éthologie se démarque de plus en plus des amateurs, notamment en invalidant les anecdotes. Les scientifiques constituent un certain type de méthodologie pour disqualifier ceux qui n'en respectent pas les contraintes. C'est la stratégie du « faire-science » : ils reconnaissent aux amateurs un certain savoir sur les animaux, mais leur absence de méthode, de grille d'interprétation et de rigueur scientifique invalident leurs interprétations, qualifiées d'anthropomorphiques.

La primatologie permet par la suite un assouplissement progressif. Certains primatologues commencent en effet à revendiquer que leurs méthodes doivent se rapprocher de l'anthropologie, car faute d'habitation des singes à leurs observateurs, ceux-ci ne peuvent pas réaliser d'observations de qualité. Les recherches sur les chiens participent aussi de cet assouplissement. Même si le scientifique n'est pas amateur de chien au départ, il le devient rapidement ; il y a une relation qui s'installe au laboratoire. Très souvent, d'ailleurs, les scientifiques travaillent avec leur propre animal ou ceux d'amis, des bêtes avec qui ils tissent des liens.

### **Qu'en est-il aujourd'hui des relations entre l'éthologie et les savoirs amateurs ?**

Les choses évoluent. Ádám Miklósi, spécialiste des chiens, insère dans son livre des encarts où il raconte ce qu'on appelle des anecdotes. Ce n'est pas un hasard : entre-temps, un article écrit par deux primatologues, Lucy Bates et Richard Byrne<sup>9</sup>, a proposé de ne plus jeter ces histoires à la poubelle, considérant cela comme un vrai gaspillage. Pour eux, de nombreux événements n'arrivent que très rarement sur le terrain, voire une seule fois, mais ils peuvent nous apprendre des choses intéressantes sur les compétences des animaux. Pourtant, elles ne peuvent pas figurer dans les publications, et restent donc complètement ignorées. L'article a reçu un très bon accueil et eu un impact important. Il précise quand même que pour être acceptables, les anecdotes doivent être observées sous certaines conditions contrôlées : il faut qu'elles soient notées immédiatement après avoir eu lieu et que l'observateur soit scientifique et spécialiste de l'espèce considérée. On est toujours dans une routine normative et un régime d'exclusion, mais cela permet quand même de ressortir quantité d'histoires restées jusque-là dans des tiroirs ou abandonnées à la littérature populaire.

Miklósi cite deux anecdotes racontées par deux scientifiques spécialistes des chiens, observées avec leurs propres animaux. Quand le premier rentre de promenade avec son compagnon, il va chercher un drap à la salle de bain et l'essuie. Un jour, il oublie ; l'animal se met à se frotter sur le paillason et à le regarder d'un air interrogateur, puis va lui-même chercher le drap. La petite fille du second scientifique a pris l'habitude, par jeu, de jeter un drap de bain sur leur chien et de lui crier, en imitant la voix d'Homer Simpson : « Où est-ce

qu'il est Darby ? ». Un jour, Darby prend lui-même le drap et s'enroule dedans ; il initie le jeu.

Miklósi fait un truc génial : il traite ensemble ces deux histoires pour faire émerger une faculté commune. C'est stratégique, ça lui permet de réaliser un coup de force par rapport à d'éventuels détracteurs. Il y a, dit-il, deux interprétations possibles. La première illustre la posture sceptique, et affirme qu'il s'agit de coïncidences : en détournant le geste de son maître pour en faire une demande ou en imitant celui de la petite fille, le chien n'a pas vraiment eu l'intention d'exprimer une volonté quelconque. Avec cette première interprétation, on s'arrête là, on ne peut rien faire de plus. La seconde, plus généreuse (ou plus laxiste, selon les points de vue) suppose des compétences sophistiquées : le chien imite et se montre capable, en détournant le geste imité, de généraliser et d'exprimer une demande. Le scientifique est mis au travail, il a des hypothèses à vérifier : le chien est-il capable d'imiter, de détourner un geste pour en faire une modalité expressive, d'anticiper que cet acte sera compris ? La différence entre les deux hypothèses, la sceptique et la généreuse, c'est leur fécondité scientifique.

### **Y a-t-il une spécificité de l'éthologie quant à la disqualification du savoir amateur par rapport au savoir scientifique ?**

La relation entre les savoirs scientifiques et amateurs concernant les animaux a pris une forme particulière, celle de la rivalité. Le chimiste, lui, ne se préoccupe pas de ce que pense l'alchimiste. De même, les astrologues ne vont pas voir les astronomes pour leur dire : « Je pense que vous vous trompez, vos affirmations sont fausses. » Le médecin est en revanche encore hanté par le charlatan – ce que nous rappelle sans cesse la méfiance envers l'homéopathie, ou les pratiques alternatives... L'éthologie semble se situer plutôt du côté de la médecine, alors qu'elle aurait pu se trouver du côté des disciplines comme l'astronomie ou la chimie – des sciences qui ne cherchent pas à éliminer leur rival. Sans doute en raison de sa proximité avec les amateurs : l'éthologie dialogue avec eux, elle s'en inspire, elle les pille, même, disent certains. Et eux, de leur côté, ne se gênent pas pour aller voir les éthologues, pour se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Les psychologues aussi restent en prise avec leurs rivaux : ils n'arrêtent pas de décrier les faux thérapeutes. Comme l'éthologie et la médecine, la psychologie dénonce les savoirs populaires parce qu'ils sont trop profondément engagés dans ce monde. Le philosophe Martin Savransky parle d'épistémologie de l'étrangéité (*estrangement*) pour décrire, et contester, l'idée selon laquelle le savoir ne vaut qu'à condition d'aller à l'encontre du sens commun : pour connaître le monde, il faut y être « étranger », quitter les apparences immédiates pour une réalité cachée, que les gens ne peuvent saisir, pris comme ils le sont dans le monde phénoménal.

### **Quel est le rôle de l'accusation d'anthropomorphisme ?**

Des scientifiques récusent certaines théories en les accusant d'accorder aux animaux des capacités proprement humaines, sous-entendu trop élaborées. J'ai rencontré un tel af-

frontement autour des cratéropes écaillés. Ce sont de petits oiseaux du désert du Néguev, à partir desquels l'ornithologue Amotz Zahavi a élaboré sa *théorie du handicap*, selon laquelle certains animaux affirment leur valeur en exhibant un comportement ostentatoire. Les cratéropes se font des cadeaux, se portent volontaires pour être sentinelles, nourrissent sans bénéfice apparent d'autres nichées que la leur, prennent des risques dans les combats avec les prédateurs ; et font tout cela avec une volonté explicitement exhibitionniste. Pour leur « prestige », dit Zahavi. Jonathan Wright, un autre zoologue, relativement bien formaté et qui adhère aux postulats de la sociobiologie, considère, lui, que les cratéropes sont programmés pour agir de la façon qui assure au mieux la pérennité de leurs gènes.

Un jour, Jonathan Wright et moi-même voyons un cratérope faire le petit sifflement d'appel qui indique qu'il va donner à manger à une autre nichée que la sienne. Selon Zahavi, ce sifflement veut dire : « Je suis altruiste, regardez-moi, j'ai les moyens de faire des choses magnifiques. » Il est en train de travailler à augmenter son prestige. Sauf que cette fois-là, il ne donne rien à la nichée. Wright, convaincu que le prestige n'est pas ce qui le motive, m'explique que ce cratérope est en train de mener une expérimentation sur la nichée : il veut contrôler son état de faim réel pour ne pas perdre de temps. Il lance un stimulus et regarde l'effet.

En général, Wright pense qu'on ne peut pas émettre une hypothèse si on ne l'a pas expérimentée : c'est ce qu'exige une véritable science objective. Cette fois-là, face à quelque chose d'étrange et incompréhensible à ses yeux, il se dit : c'est une expérimentation. Il semble attribuer aux oiseaux la manière dont, lui, a appris à « faire-science ». Mais c'est quelque chose qu'il refuse tout à fait à Zahavi, qu'il accuse tout le temps d'être anthropomorphe. En fait, il ne reproche pas tant à Zahavi d'attribuer aux oiseaux des intentions semblables à celles des humains – il le fait lui aussi –, mais plutôt de ne pas procéder selon la méthode scientifique habituelle, à savoir le canon de Morgan et l'expérimentation. Il cherche à disqualifier sa façon non scientifique, à ses yeux, d'attribuer des intentions aux cratéropes. L'accusation d'anthropomorphisme est en fait une accusation d'amateurisme.

### **Quel rôle ont joué les femmes et le féminisme dans l'évolution de l'éthologie ?**

L'arrivée des femmes – de quelques femmes – sur le terrain de la primatologie a tout bouleversé. Cela a été très bien analysé d'abord par Donna Haraway, dans son livre *Primate visions*, puis repris par Linda Fedigan et Shirley Strum dans *Primate encounters*. Elles ont constaté que les changements absolument remarquables qu'opère la primatologie à partir des années 1960 sont le fait de chercheuses, sous la plume desquelles sont apparues de nouvelles observations et propositions.

À partir de là, on s'est demandé si les femmes faisaient de la science différemment. Les hypothèses se sont distribuées selon deux types de postures : une plus essentialiste et une plus constructiviste ou culturaliste. La vision essentialiste affirme qu'elles travaillent différemment parce qu'elles

sont naturellement plus sensibles, plus à l'écoute du matériel, moins habitées par des théories générales, soucieuses de collecter des faits et attentives aux détails, parce qu'elles auraient une grande suspicion par rapport aux généralisations hâtives. La position constructiviste, quant à elle, revient à dire : « les femmes ont été éduquées comme cela et c'est cela qu'elles mettent en œuvre sur le terrain », ou encore « les femmes occupent une position historique particulière qui produit une conscience aiguë des rapports de pouvoir, qui les rend, par exemple, plus suspicieuses vis-à-vis des généralisations hâtives. Cela favorise d'autres données et une autre manière de les mettre en histoire, une science d'une autre qualité ». D'autres, enfin, comme Shirley Strum, affirment que cela n'a rien à voir : « Ce que l'on peut dire de nous, c'est que nous sommes restées très longtemps sur le terrain et avons fait correctement notre travail. Nous sommes simplement de bonnes scientifiques. » Reste à savoir si les femmes ne sont pas davantage obligées de faire bien leur travail, du fait d'une compétition extrêmement rude. Ne sont-elles pas contraintes à une certaine forme d'excellence, à travailler plus qu'un homme, parce qu'elles sont moins entendues ?

Pour bien comprendre pourquoi les femmes sont restées longtemps sur le terrain, il faut prendre en compte le contexte socio-économique et politique des années 1960. Les hommes avaient alors toutes les chances de devenir professeurs d'université en primatologie – science émergente qui intéressait beaucoup les anthropologues –, notamment parce que les origines de l'homme étaient une question qui fascinait. Les femmes, ayant très peu de chances d'avoir des postes de ce type-là, continuaient à fonctionner avec des bourses de recherche et ne tentaient pas trop d'enseigner dans les universités. Elles voulaient travailler avec leurs singes, obtenir des bourses et une fois sur un terrain, y rester.

### **Qu'est-ce que ces femmes ont changé dans la primatologie ?**

D'abord, elles se sont intéressées au rôle des femelles. Auparavant, on ne le faisait que pour vérifier l'attachement au rôle maternel. Elles ont décrété que la maternité, c'était bien joli, mais que ça ne faisait pas toute la carrière des femelles. L'attention qu'elles ont prêtée à la sagacité sociale des femelles, à leur importance dans les relations sociales, a complètement modifié ce que l'on savait des mâles. Le fait que les femmes restent plus longtemps sur le terrain – ce qui est statistiquement le cas dans les années 1960 – a permis de découvrir que ce sont généralement les femelles qui restent au sein de la troupe, et les mâles qui migrent. Avant, on ne savait pas cela. Parce que si vous restez trois mois, quand un mâle disparaît, vous vous dites : « Bernard n'est plus là, il lui est arrivé des malheurs. » Mais en restant des années, vous voyez de nombreux mâles disparaître et d'autres arriver, et vous finissez par comprendre que, quand un d'entre eux disparaît, c'est qu'il est parti rejoindre une autre troupe (ce qu'ils font normalement à l'adolescence). Tandis que les femelles restent sur place et assurent le social.

L'apparente inactivité sociale féminine, c'est-à-dire le fait qu'elles ne sont pas tout le temps en train de négocier, de

se bagarrer, de régler des choses, signifie simplement que, quand vous vivez depuis des années avec d'autres êtres, vous n'avez plus besoin de discuter de tout, tout le temps. Les relations sont bien installées et on ne les remet en jeu que lors de conflits ou de changements importants dans la troupe. Cette apparente inactivité est en fait une activité en soi. Ce sont elles qui font société et les mâles qui viennent s'intégrer dans la troupe. Une fois que vous avez vu ça, vous comprenez autrement l'apparente activité sociale des mâles. Avant, on pensait qu'ils étaient en lutte pour obtenir une place plus haute dans la hiérarchie. Si vous partez du principe qu'une troupe est un ensemble stable d'individus et que vous y voyez des mecs se battre tout le temps, vous n'avez pas beaucoup d'autres possibilités que de penser qu'ils se bagarrent pour la domination, surtout dans les paradigmes de l'époque. Mais une fois que vous comprenez que les prémisses sont fausses, que les mâles passent d'une troupe à l'autre et doivent sans cesse s'intégrer, une autre interprétation s'impose. Ce n'est plus un problème de hiérarchie, mais d'intégration : trouver une place dans la troupe quand on est nouveau venu n'est pas facile, on n'est pas nécessairement bien accueilli.

Tout ce qu'on avait vu de relations compétitives entre mâles mal dégrossis, peu sophistiqués, était en fait un travail incessant de socialisation, de composition de ce social. Chaperder de la nourriture, pour un mâle, c'est obliger les autres à le reconnaître, à prendre sa présence en compte. Si vous n'arrivez pas à le faire sur un mode sophistiqué parce que vous êtes trop jeune, et mal équipé socialement, vous utilisez les moyens des adolescents : on ne me regarde pas, alors je vais obliger tout le monde à me regarder, je vais faire chier. Ce qui est intéressant, relève Shirley Strum, c'est qu'au lieu de faire une science matriarcale, ces primatologues attribuent à chaque catégorie (âge, sexe, etc.) des rôles sociaux particuliers, différenciés et complémentaires.

### **Est-ce que ces primatologues revendiquent une histoire féministe ?**

Certaines oui. Elles disent qu'elles ont pu observer ce qu'elles observent parce qu'elles étaient dans une position historique très clairement déterminée, ce qui est déjà un point de vue féministe. D'autres ajoutent que nous étions plus attentives aux relations de pouvoir à cette époque. Remettre en question le rôle des femelles, c'est être attentive aux relations de pouvoir et de subordination, à la conscience de genre, à ce qui fait que nos observations nous confortent trop vite dans l'idée que les femelles sont passives. C'est être attentive aux grandes dichotomies passivité/activité, sujet/objet – catégories que le féminisme avait commencé à sérieusement remettre en cause. C'est être méfiante vis-à-vis de ces grandes théories que sont la hiérarchie et la compétition, suspectes d'un point de vue féministe, car trop proches de la manière dont les humains s'imaginent une société. C'est remettre en cause aussi les notions de harem, de guerre de tous contre tous, de mâle alpha, tout ce qui est schème guerrier, grandes épopées héroïques – l'homme qui se redresse par-dessus les herbes de la savane, invente les armes et compagnie. À cette époque, les féministes ont commencé à revisiter ces grandes histoires, et cela a nourri la primatologie.

### **Est-ce que ces changements au sein de la primatologie ont touché les autres animaux ?**

C'est intuitif, je ne suis pas historienne, mais j'ai le sentiment que les méthodologies de la primatologie ont imprégné celles des autres scientifiques, au moins en ce qui concerne les espèces qui ne fuient pas dès que vous approchez. Il y a un effet d'émulation entre chercheurs assez remarquable : quand les singes réussissent un truc, les spécialistes du corbeau, de la baleine ou du dauphin essayent de montrer que leurs animaux peuvent y arriver aussi. Toute éthologie est comparative, même si le projet ne l'est pas au départ.

### **Est-ce ainsi que la primatologue Thelma Rowell en est venue à étudier les moutons ?**

Thelma Rowell voulait dénoncer l'anthropocentrisme. Selon elle, les singes nous paraissent intelligents parce que nous pouvons leur poser des questions sur la base de nos fonctionnements respectifs, très similaires. Les chimpanzés ont des amis, sont capables de réconciliation, de créer des alliances, de soigner les liens, de mentir, de manifester des relations privilégiées, d'en prendre acte et de faire en sorte que ces relations restent possibles. Mais sont-ils vraiment plus malins que les autres ? On ne peut pas comparer deux êtres si on ne leur pose pas les mêmes questions. Donc il faut poser à d'autres animaux celles qu'on pose aux chimpanzés. Thelma Rowell choisit l'animal qui, parmi les mammifères, a la réputation d'être le plus idiot, docile et suiveur, le plus mal équipé socialement : le mouton.

Si on regarde la littérature scientifique, jusque-là, on demandait aux moutons : comment tu convertis l'herbe en gigot ? On leur donnait de l'herbe et on regardait comment ils grossissaient. On s'est aussi un peu intéressé à leurs relations sociales, mais on a vite décrété qu'ils n'étaient pas très doués pour ça. On n'a pas remarqué d'attachements, de préférences... rien, seulement un modèle hiérarchique. De toute façon, en général, tout comportement qui n'a pas de sens immédiat, ou dont le sens aurait demandé beaucoup plus de confiance dans la complexité des êtres, est rabattu d'emblée comme « hiérarchique ». Problème réglé.

Les moutons étaient donc très hiérarchisés : les mâles se battaient pour les femelles, et la femelle dominante, la plus âgée, conduisait le troupeau. Thelma Rowell a fait remarquer que cette littérature scientifique affirmant qu'il n'y avait pas de relations de préférence était en fait fondée sur des troupeaux constitués pour l'occasion, et très rapidement observés. Une autre explication est que les chercheurs préfèrent étudier les moutons quand il se passe beaucoup de choses, c'est-à-dire aux périodes de reproduction durant lesquelles il y a de nombreux conflits.

Elle a donc décidé de procéder tout autrement, affirmant qu'il faut poser ses questions dans un contexte favorable, prendre le temps de créer un troupeau, de l'observer, et attendre que les relations se soient installées. Ce faisant, elle a observé que les moutons avaient des préférences, des amis, et que la hiérarchie n'était pas du tout coercitive. Au contraire, pour décider des déplacements, il y avait des conversations,

des négociations. À propos des combats entre mâles, Rowell raconte qu'ils ont pour but d'attirer l'attention des femelles, et que comme les moutons n'ont pas de mains pour interpeller, ils le font avec leurs cornes. Elle est arrivée ainsi à toute une série d'interprétations sophistiquées, affirmant par exemple que lorsque les moutons se frottent les joues ou le front avant ou après un combat, il s'agit de gestes de pré-réconciliation et de réconciliation. Comme si les moutons qui ont une affinité particulière se disaient avant de se battre : « Je suis obligé de faire ce que je vais faire, mais on reste amis. » Comme un salut avant un combat de boxe.

### **La question du propre de l'homme, de la frontière homme-animal, vous intéresse-t-elle ?**

Non ! Cette question n'a d'intérêt qu'historique, pour diagnostiquer l'évolution des rapports, observer comment les positions se modifient et quels sont les bastions qui tiennent encore. Les argumentaires sur le propre de l'homme sont en général très mal documentés. En 1930, soit, je ne vais pas jeter la pierre à Freud quand il dit que l'homme est le seul à réguler les unions incestueuses. En revanche, ceux qui le citent aujourd'hui pour défendre ce genre de banalité m'irritent. Ils n'ont généralement rien à voir avec les animaux, et prennent les positions les plus radicales et généralisantes sur ces questions.

Je ne suis pas en train de faire le tri entre savoirs populaires et savoirs d'experts, savoirs légitimés et non légitimés ; la ligne ne passe pas par là. Ce sont même souvent les personnes légitimées par une posture académique ou une position sociale, culturelle, scientifique qui émettent les théories les plus stupides sur la question de la frontière homme-animal. En revanche, quand vous interrogez des propriétaires de chiens, des éleveurs, comme nous l'avons fait avec Jocelyne Porcher<sup>10</sup>, la question de la différence ne les intéresse pas. Et quand elle les intéresse, on obtient des réponses surprenantes.

### **Quels remparts du « propre de l'homme » résistent encore ?**

Le rire a été un rempart important, mais a été démonté quand on a vu des animaux rire. La conscience de soi comme spécifique à l'humain a aussi été invalidée : les éthologues ont monté nombre de dispositifs expérimentaux montrant que les animaux avaient conscience d'eux-mêmes, comme le test de la tache de Gallup<sup>11</sup>. Idem pour la « culture », rempart abattu après des années de controverse. On ne compte plus les « propres de l'homme » qui ont été ingénieusement remis en cause.

La conscience de la mort et de la finitude reste un bastion, sans doute parce qu'il ne sera pas facilement démenti. Aujourd'hui, certains reconnaissent bien que les animaux ressentent le chagrin dû à la perte, qu'ils font la différence entre le cadavre d'un congénère et celui d'un autre animal. Mais d'autres leur répondent que c'est peut-être de la peur ou de l'anxiété. Ils disent aussi qu'avoir conscience que l'autre est mort, ce n'est pas la même chose qu'avoir conscience de la mort. La Mort avec un M majuscule ! Et nous, humains, avons-nous conscience de la mort ? C'est complexe. Est-ce

que l'on a conscience que l'on va mourir ? Pas tout le temps. On a conscience de la finitude, qu'on n'est pas là pour toujours, oui, et encore.

### **Pourquoi les scientifiques, les psychologues et les sociologues en particulier, ont-ils tenu et tiennent-ils encore autant à ces remparts ?**

Pour des raisons historiques et politiques. Des gens ont très sérieusement pensé, à tort ou à raison, que l'affaiblissement de la frontière entre les deux pourrait entraîner des choses terribles pour l'être humain : sa bestialisation, le non-respect de la vie. Sur cette question, Luc Ferry<sup>12</sup> a fait un très mauvais boulot : il a écrit une très mauvaise étude historique et juridique des lois nazies, en les tronquant, en les lisant mal, et sans voir que les lois de protection animale ne s'enracinaient pas dans le nazisme, comme il l'affirmait, mais avaient des origines bien antérieures. Heureusement, des gens comme Éric Baratay<sup>13</sup> et Jean Pierre Marguénaud<sup>14</sup> ont remis les choses en place. Mais la crainte de voir cette barrière tomber reste très présente. Outre cette peur, ce qui explique que ces remparts tiennent si bien, ce sont les habitudes routinières académiques. L'anthropologie s'est fondée sur l'étude de l'homme en tant qu'homme, et forcément, ça n'encourage pas à brouiller les frontières.

### **Qu'ont fait, selon vous, les penseurs de la libération animale par rapport à cette frontière ?**

Ils n'ont pas apaisé les choses. Le système argumentatif de Peter Singer<sup>15</sup> consiste à demander : « Pourquoi une vie d'handicapé vaudrait plus que celle d'un animal ? » C'est extrêmement dangereux et cela attise les peurs. Je crois que c'est une erreur stratégique. Il aurait dû penser aux effets de terreur qu'il allait susciter en disant cela. Pour ma part, je suis leibnizienne à la suite d'Isabelle Stengers ; je suis une pragmatiste. Si vous utilisez un argument qui suscite encore plus de peur, que vous rigidifiez les positions et que vous ne convainquez que les convaincus, il y a quelque chose à repenser. Par ailleurs, je n'ai pas de sympathie pour l'utilitarisme. Donc, je ne peux pas suivre Singer, si ce n'est sur un seul point : sa façon de déconstruire et remettre en cause les mauvaises pratiques scientifiques.

### **Vous avez travaillé avec Jocelyne Porcher : qu'est-ce que son approche vous a apporté ?**

Jocelyne nous oblige à revisiter tout le vocabulaire utilisé pour décrire la relation entre hommes et animaux, notamment le terme d'« exploitation ». Il n'existe pas une vie qui ne repose sur la vie d'autres êtres, et voir ça automatiquement en termes d'exploitation cadennasse le débat : il y a forcément une victime et un bourreau. On ne peut plus penser, on tombe dans une éthique binaire, avec des victimes et des salopards. Mieux vaut se montrer attentif à tout ce vocabulaire de l'exploitation, parce qu'il imprègne les modes de penser.

Deux historiennes des sciences, Carla Hustak et Natacha Myers ont écrit en ce sens un très joli article sur l'évolution<sup>16</sup>. Aujourd'hui, on étudie beaucoup – comme Darwin l'avait très sensuellement fait en son temps – le rapport entre les insectes

pollinisateurs et les orchidées. Il y a toute une chimie écologique qui permet de mieux comprendre les rapports des parfums attracteurs, des phéromones... L'article montre que ces rapports sont généralement décrits sur le mode de l'exploitation avec un dupe et un être qui leurre. Quand la fleur crée des appâts pour faire venir des insectes, on imagine que la plante exploite l'insecte puisqu'il y va à perte, croyant féconder un être fécondable. Mais plutôt qu'un simple système d'exploitation, ne peut-on pas imaginer des relations qui se seraient instaurées, avec des plaisirs sensoriels, des rencontres ? De la même manière, il faut être très attentif à ne pas penser la domestication uniquement sous le régime de l'exploitation : des tas de relations s'y créent, réciproques, asymétriques.

J'ai beaucoup d'admiration pour Jocelyne. Cela dit, nous ne sommes pas toujours d'accord stratégiquement. Elle me reproche de ne pas dénoncer, de ne pas parler de la souffrance animale. Mais que veut-on ? Que les choses changent ou que nos idées gagnent ?

Encore une fois, je pense qu'il faut être pragmatiste et accompagner les réussites : les scientifiques auront davantage envie de travailler sur des modes plus intéressants si je leur montre ce que ça produit, si je leur donne confiance en ce qu'ils font, que si je me mets à leur tirer dessus à boulets rouges, à faire peur à tout le monde. C'est aussi une question de crédibilité.

Pour mon travail, je suis allée chercher les gens qui disaient et faisaient des choses intéressantes. Jocelyne, elle, est confrontée à des éthologues positivistes, scientistes, purificateurs, et très zootechniciens<sup>17</sup> dans l'âme. Ceux-là, je ne les fréquente pas, donc je n'en parle pas. Si je ne les critique pas, c'est pour ne pas perdre mon temps. Jocelyne considère qu'on ne perd pas son temps à critiquer. Ce sont deux stratégies différentes, et complémentaires.

**Jocelyne Porcher est désespérée par la façon dont l'éthologie appliquée aux recherches sur le bien-être animal sert à valider la production animale industrielle. Les changements dans les éthologies dites naturalistes peuvent-ils être en mesure de déplacer ce type de recherches ? Le travail de Thelma Rowell sur les moutons par exemple peut-il avoir un retentissement sur la production agroalimentaire ?**

Thelma Rowell n'a pas trop d'illusions là-dessus. Mais je pense que cela peut passer par d'autres voies. J'ai rencontré des scientifiques qui disent ne plus faire certaines choses après m'avoir lue, qu'ils font davantage attention à la façon dont ils s'occupent de leurs animaux. Ils réfléchissent aux conditions qui permettent à l'animal de se sentir mieux. Parfois, ça les freine un peu. Mais je pense que le fait d'être empêché est souvent le signe d'un plus grand changement que celui de commencer à faire quelque chose de nouveau. Cela manifeste une modification profonde. Ce sont peut-être de tous petits pas, mais si les moutons de Thelma Rowell n'inspirent pas d'autres pratiques dans les élevages industriels, cela a quand même des effets sur le grand public qui peut faire pression.

## **Comment êtes-vous passée des animaux à vos derniers travaux sur les morts ?**

C'est un grand saut dans le vide. Il y a vingt-cinq ans, l'animal était l'objet le plus subversif que j'ai pu trouver ; maintenant, il n'a plus du tout cet effet. Il y a un ronronnement consensuel ; la question animale est devenue une espèce de ritournelle bien-pensante. Aujourd'hui selon moi, ce sont les morts qui sont des objets d'étude subversifs. Ce sujet diablement sulfureux permet de remettre en cause la rationalisation forcée de la société, et la laïcité telle qu'elle est pratiquée sur le mode de la neutralisation. Les morts permettent de s'attaquer au pouvoir des psys, à la normalisation et à la domestication des psychés, à l'ethnocentrisme autant qu'à l'arrogance des anthropologues et des sociologues qui se donnent pour mission de désenchanter le monde. Les scientifiques académiques ont besoin de penser que les gens *croient* pour pouvoir les dessiller les yeux. Quand on utilise le mot « croire » pour désigner la manière dont les gens pensent, c'est une déclaration de guerre depuis une position de surplomb<sup>18</sup>.

Ce qui me passionne, ce sont les endroits où les gens sont intelligents. J'avais trouvé beaucoup d'intelligence chez ceux qui travaillent avec les animaux et j'en trouve énormément chez ceux qui cultivent des relations avec leurs morts. Ils le font avec imagination et courage, en sachant que ce n'est pas « normal », pas socialement approuvé. C'est un lieu de résistance politique : ils résistent à la théorie du deuil, à la normalisation, à la domestication de leurs expériences.

Ce qui m'importe, c'est de prendre au sérieux le fait que les gens parlent à leurs morts, que ça n'a rien de symbolique et que nous n'avons pas à statuer sur leur présence effective. Est-ce qu'ils reviennent ou pas ? On n'en sait rien. Si on sent leur présence, quel est ce mode de présence ? Ce que je fais, c'est de l'éthologie des morts, au sens de Deleuze. L'éthologie, selon lui, serait « la science pratique des manières d'être », c'est-à-dire l'étude de ce dont les êtres sont capables, des épreuves qu'ils peuvent endurer, de leur puissance. Un diamant est un être d'une exceptionnelle dureté, c'est la puissance du diamant. Un chameau peut s'arrêter de boire pendant plusieurs jours, c'est la puissance du chameau.

Je trouve cette définition de l'éthologie passionnante, car elle peut englober ce qu'on appelait trop pauvrement « biologie du comportement ». Deleuze dit que savoir de quoi un être est capable engage à des expérimentations. Quand on met un être dans un dispositif, quand on fait une expérience avec un chien, on doit se demander : de quoi es-tu capable pour aller chercher la balle, comment tu t'y prends, c'est quoi ta manière d'être ? Deleuze dit que les régimes alimentaires sont des manières d'être. C'est ça, l'éthologie : ce n'est pas seulement manger de la viande ou de l'herbe, mais tout un paysage – des manières de vivre, de penser, de bouger, d'agir, de vivre la nuit, le jour. Je dis aujourd'hui que je fais une éthologie des morts. Quelles sont les manières d'être des morts ? De quoi sont-ils capables ? De quoi rendent-ils les vivants capables ?

# NOTES

1. Le Cratérope écaillé (*Turdoides squamiceps*) est une espèce de passereau de la famille des *Leiothrichidae*, qui vit dans l'est, le sud et l'ouest de la péninsule Arabique. Son comportement singulier fait de lui un exemple privilégié pour les théories éthologiques sur l'altruisme chez les animaux.
2. *Naissance d'une théorie éthologique : la danse du cratérope écaillé*, éd. Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 1996.
3. Voir l'entretien avec Isabelle Stengers « Le prix du progrès », dans *Jef Klak*, n° 1, « Marabout ».
4. En parlant d'actants, Bruno Latour insiste sur le fait que la passivité et l'activité ne s'opposent pas, et que les capacités d'agir sont surtout distribuées dans un régime de multiples « faire faire ».
5. Éthologiste hongrois, spécialiste des canidés, Ádám Miklósi a fondé en 1994 le groupe de scientifiques Family Dog Project qui étudie les chiens au sein de familles à qui ils appartiennent plutôt que les chiens de laboratoire, afin de mieux comprendre les relations des canidés avec les humains.
6. Donna Haraway, biologiste de formation, est une philosophe des sciences états-unienne et une figure du féminisme contemporain. Elle a notamment publié en 1985 le *Manifeste cyborg*. La métaphore du cyborg lui permet de montrer que les contradictions (dans ce cas, entre machine et vivant) n'ont pas nécessairement à être résolues, mais peuvent se combiner dans un seul être, le cyborg. (Voir l'article « Les affinités éclectiques », *Jef Klak* n° 3 « Selle de Ch'val » p. 172.)
7. Georges John Romanes (1848-1894) est un psychologue et un naturaliste britannique. Ami de Darwin, il fonde la psychologie comparée, qui s'intéresse aux similitudes (et aux différences) entre les mécanismes cognitifs des humains et des animaux de différentes espèces.
8. Konrad Lorenz (1903-1989) est un pionnier de l'éthologie. Lauréat du Prix Nobel de médecine en 1973, il étudie le comportement des animaux (en particulier le rôle de l'inné dans sa détermination) et notamment l'imprégnation chez les oisillons (Voir l'article « Le blues des grues blanches », *Jef Klak* n° 3 « Selle de Ch'val », p.54).
9. Bates Lucy A. et Byrne Richard W., « Creative or created : using anecdotes to investigate animal cognition », *Methods*, 2007, vol. 42, n° 1, pp. 12-21.
10. Jocelyne Porcher et Vinciane Despret, *Être bêtes*, Actes Sud, 2007.
11. Aussi appelé « test du miroir », il consiste à placer une marque sur le front d'un animal, puis à observer sa réaction lorsqu'il découvre son reflet dans un miroir. S'il cherche à mieux l'apercevoir ou à la toucher, on considère que cet animal est capable de reconnaître son propre corps. Ce test a été développé dans les années 1970 par le psychologue américain Gordon G. Gallup.
12. Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992.
13. Eric Baratay est un historien français spécialiste des relations hommes-animaux.
14. Jean Pierre Marguénaud est professeur de droit privé à Limoges et directeur de la *Revue semestrielle de droit animalier*.
15. Peter Singer est un philosophe australien. Il est l'auteur de *La libération animale*, paru en 1975, ouvrage de référence pour les mouvements en faveur des droits des animaux (Voir l'article « Je suis un terroriste parce j'ai défendu le droit des lapins »). Il a popularisé la notion de « spécisme », qui désigne un traitement discriminatoire fondé sur l'appartenance à une espèce. Peter Singer part d'une vision utilitariste, selon laquelle le but de l'action politique est la maximisation du bien-être du plus grand nombre d'êtres dotés de sensibilité.
16. Carla Hustak, Natacha Myers, « Involuntary Momentum : Affective Ecologies and the Sciences of Plant/ Insect Encounters », *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies* 23(3), 2012.
17. La zootechnie est l'ensemble des sciences et techniques utilisées pour l'élevage des animaux dans un cadre agro-industriel.
18. Voir « Quand on jette on une vierge dans un pays communiste un matin. Vie publique d'une apparition. Entretien avec Élisabeth Claverie », *Jef Klak*, n° 1, « Marabout », Automne-hiver 2014-2015.